

peuvent y applaudir; mais le grand, le vrai public ne s'y associe pas; il se tient à l'écart, d'abord indifférent, puis sévère, et quand le tapage va trop loin il voit sans regret la fêrule d'un maître s'appesantir sur des écoliers turbulents.

L'ÉBÉNISTERIE.

Ce que j'ai dit de l'orfèvrerie abrégera ma tâche pour ce qui touche à l'ébénisterie. Les deux industries ont cela de commun qu'elles exigent l'une et l'autre une composition préalable et relèvent à la fois de la sculpture et du dessin. On sait quelle révolution s'est opérée dans l'ébénisterie durant ces quinze dernières années. Aux formes simples et sèches, longtemps en crédit, ont succédé des formes plus étudiées, et au placage uniforme d'acajou des bois plus riches, comme le bois de rose et le palissandre, des marqueteries, des incrustations de cuivre, de nacre ou d'écaille, souvent même des sculptures sur chêne ou sur poirier. A peine essayées, ces innovations ont eu la vogue, et s'il en fallait des preuves, on en trouverait de suffisantes

dans le nombre toujours croissant des antiquaires et des brocanteurs qui envahissent les quartiers de Paris et y font une très-bonne figure.

A quoi tient ce succès? Y avait-il dans les formes nouvelles un mérite d'invention? Pas le moins du monde. Y avait-il, à défaut d'invention, une certaine originalité dans la mise en œuvre, dans l'ajustement? Pas davantage. Le seul et le vrai titre des meubles que la mode adoptait était d'avoir un caractère historique et de rappeler, ceux-ci l'époque gothique, ceux-là les siècles de Louis XIV ou de Louis XV, d'autres la renaissance, d'autres enfin les dernières années du règne de Louis XVI. L'imitation leur servait de passe-port. Moins ils paraissaient modernes, plus ils avaient de chance d'être agréés. Il fallait qu'on pût jusqu'à un certain point les confondre avec des meubles véritablement anciens, débris restaurés à grand'peine et à grands frais; il fallait qu'ils fissent oublier autant que possible leur origine et leur date. Le moyen de réussir était là; dans cette illusion: donner au neuf l'aspect du vieux; ordinairement c'est l'effet inverse que l'on poursuit.

Il est vrai qu'en fait d'ébénisterie la tradition n'est point à dédaigner et qu'on peut y puiser à pleines

mains pour le choix des modèles. Entre les sculptures informes et naïves du moyen âge et les raffinements de marqueterie des deux derniers siècles il y a tout un art, et un art des plus exquis. Cet art sort de ses langes au moment où l'on met en œuvre les premiers procédés d'assemblage, c'est-à-dire où les meubles cessent d'être assujettis au moyen de goujons en fer et où l'on emploie la colle pour faire les joints. Alors naît la grande sculpture sur bois, et dès le début elle se place à une telle hauteur qu'elle ne sera plus dépassée. La renaissance arrive, et avec elle arrivent les maîtres: Jean Goujon, Germain Pilon, Jacques Sarrazin. De là ces chefs-d'œuvre qui seront l'objet d'une éternelle admiration et feront le désespoir des imitateurs: frises, décorations, buffets d'orgue, stalles, chaires, bahuts, armoires, crédences. Ce qu'on en voit dans nos musées et dans nos églises suffit pour donner une idée complète du génie de ce temps: rien de plus achevé ni de plus vigoureux; c'est la grâce même unie à la force et une entente dans l'exécution, une disposition des ornements et des figures, un choix d'attributs, une harmonie générale qu'il est impossible d'égalier. Pourquoi cela? Par un motif bien simple: c'est que le sculpteur, si glorieux qu'il fût, restait enchaîné à

son œuvre depuis le premier jusqu'au dernier jour ; c'est qu'il ne s'en remettait à personne, ni pour le fond ni pour les accessoires ; c'est qu'il n'avait ni suppléants ni élèves, et ne laissait pas d'autre ciseau que le sien toucher au bois ou à la pierre qu'il avait entrepris de décorer. Ces grands artistes étaient en même temps des ouvriers habiles et demeuraient ouvriers sans crainte de déroger.

Dans cette période, c'est la sculpture qui l'emporte ; plus tard ce sera la marqueterie. Déjà sous Henri IV et sous Louis XIII la renaissance perd quelques-unes de ses grâces ; le meuble devient plus lourd, plus triste ; les artisans de premier ordre se font rares, et à peine reste-t-il quelques médiocres sculpteurs. Il faut franchir un demi-siècle pour arriver à un autre genre et à une autre supériorité. Boule imagine alors et pousse à une perfection incomparable l'art d'incruster le bois et d'y distribuer avec un goût parfait des ornements de cuivre, d'écaille, d'ivoire, de nacre, de burgau, même de corne et de baleine. Du temps des sculpteurs, les bois indigènes suffisaient et le chêne défrayait presque toutes leurs compositions. Pour les œuvres de marqueterie on eut recours à d'autres bois, et le commerce en amena de tous les points du globe ; l'acajou

d'abord, resté le véritable chef d'emploi malgré l'abus qu'on en a fait, puis l'acacia, l'ébène, le pallissandre, l'aloès, le cèdre, le citronnier, le courbaril, le bois de fer, le figuier, le micoucoulier, le santal et toutes les variétés des essences tropicales.

• Ce fut le temps des essais, et aucune espèce n'y échappa, soit en massif, soit en placage, quand le prix était trop élevé. La marqueterie fit des merveilles, et jamais meubles plus riches ne garnirent les appartements. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu, même au moyen âge, des travaux de marqueterie dignes d'attention. Jean de Verme, contemporain de Raphaël, exécuta quelques morceaux qui comptent dans l'histoire de l'art ; mais Boule poussa les ornements à un degré inouï et laissa un nom qui ne s'est point effacé des mémoires. Aujourd'hui encore qui ne le cite à tous propos ? Ce qu'on ignore, c'est qu'après avoir tant fait pour son art et couvert la France de merveilles il mourut pauvre, comme tous les hommes qui font plus de cas de la gloire que de la fortune.

Après lui il y eut, sous Louis XV, quelques déviations et un excès dans le mouvement des formes. Un bois peu connu, peu employé jusqu'alors, le bois de rose, fournit un placage très-recherché, et

sous ce nom on comprit toutes les essences d'un ton fauve ou jaune allant jusqu'au rouge veiné de noir. C'étaient ou le liseron des Antilles ou le balsamier de la Jamaïque, parfois même des racines d'autres arbres à couches concentriques, inégales et bizarres dans leurs dispositions. Les formes furent appropriées à la matière, et le style sérieux de Boule dégénéra, chez les ébénistes qui lui succédèrent, en ce genre un peu affecté qui prévalut vers le milieu du quatorzième siècle. Plus de jambes droites ni de lignes uniformes; les pieds sont contournés, les panneaux courbes; on sent la manière et l'effort : l'ameublement répond à la galanterie qui règne. La laque joue aussi un rôle; déjà connue sous Louis XIV, elle entre pour une plus grande part dans le revêtement et se marie avec l'incrustation et la dorure. Le Japon, la Chine et la côte de Coromandel fournissent des modèles que nos ouvriers imitent à l'envi. Mais dans cette prodigalité d'ornements la sculpture avait été un peu délaissée; elle ne reprit son rang que sous Louis XVI et dans le travail des sièges et des fauteuils. Ce fut une belle époque pour l'ébénisterie, celle où la délicatesse du goût s'allia le mieux à la richesse de l'exécution. Riesner y donnait le ton pour la marquerie,

terie, Goutière pour la ciselure, et c'est à leurs talents réunis que l'on doit ces meubles ornés de cuivre et ces *bonheur-du-jour*, qui ont laissé un nom et une date dans l'industrie. Jamais l'art du doreur n'avait été poussé plus loin ni mieux approprié à la décoration, jamais les coupeurs de bois ne s'étaient montrés plus habiles ni plus ingénieux. Ça et là, dans des magasins de revendeurs et dans les dépouilles des vieux châteaux, on retrouve des pièces de ce genre qu'on ne peut se lasser d'admirer malgré les dégradations et les injures du temps. Des médaillons en tapisserie de Beauvais ou en damas de Lyon garnissaient ces bois merveilleux et en rehaussaient l'effet; tout était assorti dans ces témoignages d'une opulence qui allait disparaître et se signalait par un dernier éclat.

Quand on parle de l'ébénisterie, il faut oublier les trois régimes qui ont suivi : la république, l'empire et la restauration; le silence est la seule faveur qu'on leur doive. On vit régner alors comme une épidémie d'antiquité grecque et romaine qui gagna tous les arts et en altéra la physionomie. Il n'y avait plus qu'un bois, l'acajou; plus qu'une forme, celle des lignes droites : à peine osait-on s'en écarter. Plus de sculpture dans la sé-

rieuse acception du mot, plus de marqueterie; la sévérité allait jusqu'à la nudité. Il fallut, pour sortir de cet ameublement uniforme, que des ébénistes plus audacieux et mieux avisés fissent un retour vers le siècle qui venait de finir et dont les souvenirs paraissaient oubliés. Jacob en eut, des premiers, le sentiment, et copia, en les modifiant, quelques-uns de ces vieux meubles qu'on laissait pourrir dans les greniers comme des débris sans valeur. Cet essai réussit au delà de toute espérance. Toute cette grâce méconnue et abandonnée surprit et charma les yeux; l'engouement s'en mêla, et, comme toujours, on passa d'un excès à l'autre. Depuis lors les préférences du public ont incliné de ce côté, et l'ébénisterie est entrée dans la voie où nous la trouvons aujourd'hui. Plus d'un ridicule est né de ce mouvement d'opinion, et les préférences du public ne sont pas toujours justifiées. La passion de ce que l'on nomme le bric-à-brac a fait des victimes; les faux connaisseurs abondent et les maquignons ne manquent pas. De là bien des collections hétéroclites et des assortiments étranges qui font sourire les gens de goût et déparent les salons les plus opulents; de là cette chasse aux vieux meubles qui a mis en campagne tant de brocanteurs et

dépouillé la province au profit de Paris. Mais, au milieu de ces petits travers, l'ébénisterie moderne n'en a pas moins fait son chemin. Elle a trouvé dans ce retour à des formes trop négligées des éléments de succès et des conditions de rajeunissement. On est revenu à l'ornement et à la décoration, on est revenu surtout à la sculpture du bois, qui constitue un art véritable, exige des études et forme des ouvriers de choix. Si l'essor ne va pas au delà d'une imitation habile et si un peu de confusion s'y mêle, l'originalité prendra tôt ou tard le dessus, et, le genre étant fixé, l'harmonie naîtra d'elle-même.

Déjà parmi les meubles qui figurent à l'exposition on en peut distinguer quelques-uns dont le mérite ne se réduit pas à une production pure et simple. L'exposition de M. Barbedienne, celle de M. Fourdinois, celle de MM. Weber, Grohé et d'autres encore sont là pour témoigner qu'il se fait dans les diverses branches de cette industrie des efforts persévérants et quelquefois heureux. Ce qu'on peut reprocher à l'ensemble de ces travaux, c'est que l'effort est trop visible, et qu'en raison de la circonstance on l'a sensiblement outré. Plus d'un meuble est surchargé d'ornements au point d'en paraître ridicule. En eux-mêmes les ornements sont dignes

d'éloges ; ils ont de la délicatesse et prouvent une grande sûreté de main : l'excès seul est de trop. Un autre défaut tout aussi général et qui à mes yeux est plus grave, c'est que les plus considérables d'entre ces meubles manquent de caractère, ou, pour employer un mot plus juste, d'appropriation. Ainsi il en est plusieurs devant lesquels l'œil hésite. A quoi sont-ils destinés ? On ne le saisit pas d'abord. Faut-il y voir des bibliothèques, des armoires, des étagères à curiosités ? L'aspect des meubles ne se refuse à aucun de ces emplois, tant la forme est peu précise. Cela tient à ce qu'on les a exécutés en vue de l'effet plutôt que de l'usage, et qu'on les a jugés suffisamment commodes dès le moment qu'ils étaient bien sculptés. De là aussi une profusion de bronzes et de cuivres qui ne sont pas tous disposés avec goût ni distribués avec bonheur. Pour les sièges et les fauteuils, l'excès est manifeste ; parmi ceux qui attirent le regard, il en est peu qui seraient d'un bon service, et pourtant, quelque bon marché qu'on en fasse, l'objet est à considérer.

Mieux que les autres, les ébénistes que l'on s'accorde à citer comme les chefs de cette industrie ont évité cet écueil et se sont montrés sobres d'ornements. La bibliothèque en poirier noirci de

M. Fourdinois donne la mesure exacte d'une exécution riche et sévère à la fois ; le profil en est beau et les ornements se réduisent à des filets d'acier et à des émaux en grisaille : quelques gravures traitées avec soin complètent sa décoration. Les deux corps de bibliothèque de M. Barbedienne, l'un en poirier noirci, l'autre en noyer, sont plus chargés de sculptures, le dernier surtout. Il est vrai que ces sculptures sont d'un bon style et qu'il n'y a rien à reprendre ni dans le choix ni dans l'ajustement des bronzes. Le meuble en noyer a en outre le mérite de reproduire des œuvres célèbres, les Chanteurs de Lucca della Robbia, les Esclaves de Michel-Ange et deux des figures à demi-couchées du tombeau des Médicis. A prendre des modèles dans le passé, on ne pouvait mieux choisir, et ils ne perdent pas trop à cette réduction. L'exposition de MM. Grohé se renferme dans ce caractère de simplicité qu'il faut désormais recommander aux ébénistes ; les ornements n'y sont pas prodigués avec excès et la distribution en est heureuse ; les formes et les dimensions répondent à l'emploi. C'est d'abord un bureau en ébène, avec quelques incrustations de pierres dures et de lapis ; puis un meuble d'appui en bois de rose et d'amarante, avec des bronzes ciselés et des mé-

daillons d'attributs; puis encore deux trépieds où l'ébénisterie s'efface devant le bronze; enfin une jardinière en bois d'amarante avec incrustation de lapis et encadrement en ébène, meuble charmant que relèvent des bronzes du meilleur goût.

Si l'exposition n'était pas à la veille de nous échapper, il me resterait beaucoup à dire sur les autres ébénistes qui y figurent et qui tous ont fait de louables efforts pour y paraître dignement. Paris surtout, ce grand atelier des objets de luxe, en compte une légion imposante par le nombre et par le mérite, et pour être juste il faudrait presque tout citer. Voici M. Jossey, qui est à la fois dessinateur, sculpteur et ébéniste; son armoire de chasse a de très-bonnes parties, ainsi que la bibliothèque en noyer de M. Meynard. La bibliothèque de M. Weber se recommande également par l'habileté de main qui distingue ses sculptures; la composition en est vague et renferme une allégorie difficile à saisir; mais, prises en elles-mêmes, les figures ont de l'expression, et l'ensemble est une œuvre de patience et de conscience. D'autres meubles, celui de M. Ribailier entre autres, affectent cette forme monumentale et un peu symbolique qui sied mieux à des sculptures d'église qu'à des meubles d'appar-

tement. Il est à présumer que l'exposition en est cause, et que dans des travaux ordinaires les ébénistes ne visent pas si haut; à le faire ils manqueraient le but. A ce point de vue, la province se montre plus sage que Paris, s'il faut en juger par l'exposition de M. Beaufils, de Bordeaux. Sans négliger la décoration, M. Beaufils ne lui accorde pas une importance exagérée; il a une bonne partie de sa clientèle en Amérique, et ses meubles conviennent à l'exportation. Aussi s'en tient-il à deux conditions essentielles: bonne confection et prix modérés. Cela vaut mieux que les tours de force et l'excès de raffinement.

Les clients de M. Tahan lui demandent autre chose, et il les sert suivant leurs goûts. Certes les petits meubles de M. Tahan sont des merveilles; mais il y a quelque chose de plus merveilleux encore que ces meubles, ce sont les prix qu'il y met. La plume se refuse à les reproduire, tant ils semblent empruntés au monde des fables. Tant d'or pour un nécessaire, pour un coffret, pour un bureau en miniature, et cela quand les vivres sont chers et les loyers inabordable! Après tout, c'est une affaire à régler entre M. Tahan et les privilégiés de la fortune. L'essentiel, c'est qu'il plaise à ce public, et il y emploie tous ses

soins. Son bureau sculpté à jour fera des caprices ; il est impossible de rester indifférent devant ces fleurs et ces fruits taillés dans le poirier ; c'est fait de main de maître. Il y a moins à louer dans la volière qui figurait au centre du Palais et dans la bibliothèque en acajou qui porte un excès de charge en bronzes et en cuivres dorés. Peut-être est-ce moins la faute de celui qui a exécuté ce meuble que de celui qui l'a commandé ; de pareilles concessions sont fréquentes , et elles expliquent comment les industries qui tiennent à l'art ne peuvent pas s'élever de nos jours à la supériorité qu'elles ont eue à d'autres époques. En effet ni le fabricant ni l'ouvrier ne sont libres en présence de l'acheteur ; il faut qu'ils subordonnent leur goût à ses convenances ou à ses caprices. Autrefois l'artiste n'avait affaire qu'à des souverains ou à des grands seigneurs ; maintenant il est obligé de compter avec tout le monde , et souvent de se gêner la main pour plaire à des acquéreurs inintelligents. La profusion des ornements nous vient de là ; c'est une des faiblesses des parvenus. On aime ce qui brille, ce qui saute à l'œil, ce qui a les apparences de la richesse ; on prise moins les travaux délicats ou sévères qui s'adressent à l'élite et visent à des suffrages plus éclairés.

Dans le découpage des bois et dans la marqueterie, les progrès sont sensibles ; l'imitation des ouvrages du dernier siècle y est poussée à un point surprenant. Parmi les découpeurs habiles il faut citer M. Souvrezzy, qui expose une console en poirier finement coupée, un écran taillé dans le palissandre massif et un grand bureau plat en chêne blanc avec des moulures en poirier noirci. M. Jean-selme jeune, dont l'exposition est un peu succincte, a un très-beau fauteuil dans le style Louis XVI. Parmi les cheminées sculptées, celle de M. Rouillon se fait remarquer. Quant à M. Cremer, il tient un bon rang à la fois dans le découpage et dans la marqueterie ; c'est le fabricant en crédit ; la plupart des meubles en ce genre sortent de ses ateliers. Il ne fait pas d'ébénisterie , mais seulement des plaques de bois de diverses couleurs que les ébénistes distribuent ensuite à leur guise. M. Wasmus se distingue à un autre titre : il brûle les bois pour leur donner différentes teintes et les assemble ensuite ; c'est un procédé ancien qu'il a étudié avec soin et qu'il emploie avec succès. Dans les laques, il y a quelques pièces d'assez bon goût et un effort pour se rapprocher du Japon et de la Chine. Quelques ébénistes, comme M. Hoeffler, ont essayé de tirer parti des bois

que peut fournir notre colonie du nord de l'Afrique, du thuya, du houx et du buis, et ces essais sont généralement heureux. D'autres fabricants ont employé avec plus d'avantage encore les bois teints en grume par le procédé de M. Boucherie et dont la coloration ne laisse rien à désirer. Enfin il est d'autres exposants qui ont cherché à attirer la curiosité publique par des combinaisons ingénieuses et des meubles à surprises ou à double fin : ce sont là des joujoux avec lesquels l'art n'a rien à démêler.

Dans cette exposition de l'ébénisterie, quelle est la part de l'industrie étrangère? Fort restreinte en quantité et en importance. On dirait que les ouvriers du dehors ont craint de se mesurer avec les nôtres et fuient le rapprochement. S'il en est ainsi, ce serait céder à un mauvais sentiment. Un concours comme celui dont nous sommes témoins a moins pour objet de vaincre que de s'éclairer. Aussi ne saurait-on faire trop d'accueil aux hommes qui, comme MM. Jackson et Graham, se sont mis au-dessus de ces préventions étroites et ont bien voulu nous fournir quelques éléments de comparaison. On a pu voir dans la nef du Palais le meuble en bois de rose qu'ont exposé ces fabricants et qui leur a valu une récompense de tout point méritée.

C'est un fort bel ouvrage, dans le style Louis XVI, avec quelques parties de marqueterie et surmonté d'une glace qu'enfouire un cadre sculpté et doré. L'ébénisterie en est entièrement anglaise, et donne une idée avantageuse du degré de perfection que cette industrie a atteint chez nos voisins. M. Holland a également exposé un cabinet en bois noir, orné de grisailles dont quelques parties sont d'un bon effet. Le nord de l'Europe, où les sculpteurs habiles ne manquent pas, est représenté par M. Hausen, de Copenhague, qui a une fort belle bibliothèque en style gothique, et surtout par une série de chaises dans le même style qui appartiennent à MM. Cuypers et Neneman, pièces bien étudiées, bien sculptées et dont les figures et les rinceaux méritent des éloges. L'Inde anglaise ajoute à ces échantillons de l'art étranger des mosaïques d'ivoire et de bois qui sont un témoignage de plus de la patience et du génie de ses inimitables ouvriers.

Que conclure de cet examen rapide et quel horizon en tirer? L'ébénisterie a beaucoup fait sans doute, mais il lui reste encore plus à faire. Après avoir parcouru le cercle des imitations, il est temps qu'elle prenne un caractère qui lui soit propre et

aspire à l'originalité. Ce n'est pas là, j'en conviens, une tâche facile. Dans la sphère des arts, comme dans les autres sphères, il y a des limites assignées à l'esprit humain, et à mesure que les civilisations vieillissent le champ de l'invention se rétrécit ; même dans ce qui paraît le plus nouveau il n'y a guère qu'une combinaison et une appropriation heureuses des formes du passé. N'importe, plus la tâche est ingrate, plus elle promet de gloire à qui l'accomplira. Le génie d'ailleurs, quand il se révèle, a une force et une puissance devant lesquelles on voit les résistances céder et les obstacles s'aplanir. Tout ce qui nous enchaîne aujourd'hui à une certaine médiocrité, la diffusion de la richesse, l'action qu'exerce dans le domaine des arts cette foule de clients qui autrefois s'en tenaient éloignés, l'altération du goût dont cette invasion a été suivie, la nécessité où l'on est d'y conformer les travaux de la pensée et de la main, tous ces empêchements, toutes ces difficultés ne seront rien le jour où prévaudra une inspiration réelle et où le génie, un génie véritable, se montrera. Mais les génies, où sont-ils ? qui en donnera à notre monde appauvri ? C'est du ciel qu'ils descendent, et il en est avare. Qui nous don-

nera surtout de ces génies simples dans leur grandeur, et qui, à force de s'enivrer d'eux-mêmes, ne gâtent pas les dons qu'ils ont reçus d'en haut ? C'est là le problème, et, à vrai dire, il n'est pas à la veille d'être résolu.